

LE THEATRE PAR POL GAILLARD

Chez Jean-Louis Barrault

Le nouveau spectacle présente la semaine dernière par Jean-Louis Barrault et Madeleine Renaud au Théâtre Marigny est, de très loin, le meilleur qu'on puisse voir actuellement dans la capitale, avec La Mégère apprivoisée chez Barrault et les deux pièces de Lorca chez Jacquemont. Il nous plaît davantage encore peut-être parce qu'il est spécialement français et quasi impossible ailleurs, parce que nous éprouvons toujours une joie et un orgueil particuliers à les savourer passionnément comme ils le méritent.

Les Fausses Confidences, l'une des dernières comédies de Marivaux, est aussi l'une des plus exquises. Il s'agit toujours, bien entendu, d'une surprise de l'amour, d'une épreuve, d'un jeu de vous le savez bien, n'a presque jamais fait dans son théâtre que poursuivre l'étude amusée des subterfuges conscients et inconscients de l'amour. Ils sont presque tous conscients, cette fois, très habiles d'un côté et un peu coquets de l'autre, mais cela n'exclut point du tout la timidité et la spontanéité ni l'émotion profonde du cœur. Marivaux a su mettre dans cette nouvelle analyse un tel charme, une telle sympathie discrète dans sa peinture, une telle sûreté et une telle élégance de style dans toutes ses phrases, même les plus comiques, qu'il ne nous donne aucunement l'impression de se répéter, qu'il nous procure cette fois encore un plaisir complet.

La mise en scène comme l'interprétation sont parfaites : Jean-Louis Barrault était évidemment le directeur en scène le plus capable de faire apparaître dans Les Fausses Confidences l'ancienne spontanéité verbale et mimique du Théâtre Italien (où furent jouées presque toutes les pièces de Marivaux), et cela sans négliger du tout la vérité psychologique (il n'a pas réussi à la forcer heureusement ; quoi qu'il en dise, les comédies de Marivaux sont encore bien loin de Lactus et de Sade !). Il n'a lui-même jamais été meilleur comédien que dans ce valet Dubois, d'une merveilleuse adresse de persuasion en paroles comme en gestes, exactement dans le ton qui convenait.

Sa compagne Madeleine Renaud, par la manière dont elle exprime les avances secrètes, la rouerie, les émois d'Araminte, sa joie d'aimer et d'être aimée, fera certainement dire à bien des gens qu'elle était faite pour le rôle ; mais l'art de Madeleine Renaud est justement d'être faite pour tous les rôles, de pouvoir interpréter avec la même sîsance et la même autorité aussi bien Mauriac que Marivaux ou Musset, les farces de Feydeau aussi bien que les belles œuvres réalistes du cinéma actuel comme La Ciel est à vous. Tous les autres interprètes : Jean-Pierre Granval (Arlequin), André Brasseur (M. Rémy), Michèle Régier (Mme Argante), Jean Desailly (Dorante), sont presque au niveau des deux protagonistes. C'est tout dire.

Ce n'est là pourtant que la première partie du spectacle, et vous allez retrouver tous ces artistes, aussi parfaitement

à leur place, dans Baptiste, la pantomime-ballet de Prévert et Kosma. Le décor de Brançhon pour Les Femmes d'Alger est étonnant, mesuré, un salon de bonne époque soignée avec un grand jardin brillant comme sur le boulevard. Les décors de Mayo pour Baptiste sont très clairs, légers, mais d'une ironie très apparente, bref, du Prévert en couleurs. Et Madeleine Renaud, vaine en tout, évoque les dessins de Jean Effel. C'est ravissant. Quant à la pantomime elle-même, ne croyez pas la connaître pour ce qu'elle a quelques années dans Les Enfants du Paradis, Marcel Carné la talentueux, la stylisait en quelque sorte, en détaillant une à une les beautés ; il lui donnait aussi une force tragique beaucoup plus grande, conformément à l'esprit général de son film. Ici, l'on est emporté à un vrai rythme de ballet, vif et spontané ; on y perd en émotion malgré le jeu admirable de Barrault, mais la joie esthétique des yeux en somme plus libre, plus complète. Les trouvailles intellectuelles, musicales, mimiques se succèdent sans



Jean-Louis Barrault dans « Hamlet ».

interruption, toutes plus intelligentes et plus justes les unes que les autres ; je me retiens pour ne pas vous en décrire quelques-unes avec des mots, mais ne pas vous indiquer au moins le thème général, mais ce serait une trahison ; comme la danse, une pantomime ne vit que sur la scène, un moment. Allez voir et revoir celle-ci. Non seulement Jean-Louis Barrault, mais aussi Madeleine Renaud, Jean-Pierre Granval et Jean Weidt y sont sensationnels.

PUISQU'ON me permet de parler ici en toute franchise, je dirai nettement qu'Hamlet, au contraire, m'a paru l'autre soir extrêmement long et assez ennuyeux. Battage de solénoïses d'une très mauvaise pièce (1) et de futilités inqualifiables d'invités retardataires vêtus qui leur ferait la porte et qui troubleraient toute la première partie du spectacle (2) ? Certainement pas. L'absence de la faute de la traduction d'André Gide ? Je ne le crois pas non plus. Elle est un peu trop marquée, bien sûr, des procédés habituels du style gidein, elle manque de mystère, elle sort parfois la recherche, mais Shakespeare, le premier, est bien loin d'être simple ; son traducteur paraît tellement avoir été trop fidèle à il n'a pas restitué le bal, le mystère, l'interprète primitive et voulue des vers anglais.

J'accuserai plutôt la monotonie vengue des décors intelligemment conçus mais froids. La permanence assez lassante des couleurs grises ton sur ton, la continuité d'une pénombre très peu éblouissante, j'accuserai surtout, au risque de passer pour un iconoclaste, la pièce elle-même, certainement une des plus excellentes qui soient pour l'intelligence à cause des discussions psychologiques et métaphysiques qui peut susciter le caractère du héros, mais une des plus vieillies, en recherche, par son attribution générale. J'avoue n'avoir jamais été vraiment ému par les très longues scènes du spectre au premier acte, par la démente d'Ophélie, par la boucherie de la fin ; les personnages ont beau s'imposer avec force par

leur vérité, comme toujours dans Shakespeare, ils s'intéressent guère (du moins dans la version remarquée pour l'acteur français, celle qu'on joue tous jours ; comme l'a montré Gaston Rity, le drame conjugué du roi, de la reine et d'Hamlet ne prend toute sa valeur que dans le texte original). Aussi Pierre Renaud, Marie-Hélène Dasté, Jacqueline Bouvier, Jean Desailly m'ont-ils paru au Théâtre Marigny dépenser leur talent quelque peu dans le vide. Seules les plaisanteries du chambellain-bouffon Polentini, remarquablement interprété par André Brunon, conviennent tout leur comique, mais elles détonent.

Quant à Hamlet, il suffit de lire les articles déjà parus dans divers journaux pour constater que personne ne comprend de façon identique l'interprétation qu'en donne Jean-Louis Barrault ; les explications les plus courtes sont données, et je ne suis pas sûr du tout que ce soit là, comme on le dit quelquefois, un signe de richesse. Il m'est venu, pour ma part, que Barrault faisait d'Hamlet, contrairement à ses intentions nettement définies (3), non pas du tout un jeune homme normal mis en face d'une situation trop tragique, mais un impuissant par nature, un tourmenté sexuel et intellectuel, un névropathe très habile. Impossible de s'expliquer, autrement les bonds, glissements, répétitions, tous les gestes et attitudes aussi peu naturels que possible de Barrault pendant toute la pièce. Son Hamlet ne me paraît peindre si bien la folie que parce qu'il n'en est pas très éloigné lui-même, parce qu'il trouve à le faire un plaisir inavoué, parce qu'il suit une pente de sa nature.

Même les moments où il est sincère deviennent suspects ; son amitié pour Horatio semble trouble, et le fameux monologue est joué avec une concentration factice, tout extérieure. Il n'est point jusqu'au costume du prince qui n'invite à des questions inattendues ; ne faut-il pas être déjà fort bizarre pour s'en aller de nuit sur les terrasses glacées d'Elbœuf, vêtu d'un simple mailliot collant ?

Ajoutez à cela qu'on hésite souvent sur l'interprétation des gestes essentiels ; lorsque Barrault-Hamlet entend Claudius en prière, est-ce par faiblesse, qu'il se le frappe pas, comprend-on d'abord, il recule devant l'acte, et il ne trouve qu'une suite une explication pour se justifier d'avoir différé sa vengeance : au contraire, très peu après, il prend tout son temps (au mépris de la vraisemblance scénique), il est ferme et de sang-froid, bien loin de le faire, avec le coup d'une hysoque, collez instinctive, pour tuer derrière la tenture Polonius qu'il croit être le roi ; on se demande alors si c'est bien pas faiblesse qu'il a reculé tout à l'heure et non pas sous le coup d'une illumination soudaine. Si je le dis tout ça, je suis sûr que Barrault et Renaud sont gens secrets et pleins de ressources scéniques possibles. Mais si du tout à nous imposer de nous reconnaître une interprétation possible, présente, vraiment une, celle qu'il semblait avoir conçue. En sortant du spectacle on ne sait plus qui était Hamlet, on ne se souvient pas d'avoir été ému un instant, et l'on éprouve une vive déception qu'un grand comédien, traité cette fois par son art de mime, ait dépensé tant de vains efforts pour monter de façon si extérieure et long mélodrame qui n'a justement plus guère d'intérêt pour le public que psychologique. Hamlet, au Théâtre Marigny est, à mon avis, un échec total.

... Mais surtout, ne manquez pas Les Fausses Confidences et Baptiste !

(1) Un bon conseil : ne prenez au Théâtre Marigny ni des hauteurs ni des places de côté !  
(2) Quelques agents de police et de bonnes conventions sont les seuls moyens d'éviter ces gens à plus de savoir-vivre. Mais il faudrait aussi que les théâtres commencent exactement à pointer l'œil ; toutes les fois que les gens s'habituent à un détail de grâce d'un quart d'heure ou d'une demi-heure. Pour Les Femmes d'Alger, tout le monde s'est à l'heure, mais c'est la troupe qui ne l'était plus.  
(3) Je crois que dans Hamlet il y a une ligne de séparation que d'arrêter, le cadavre de la reine, beaucoup d'amour de jeunesse. Mais c'est un acte très sûr, un acte qui aurait pu vivre très naturellement.